

How

Des fourmis et des hommes

Deux entomologistes se livrent à une exploration scientifique du monde de l'insecte : vies et mœurs d'un animal social mais pas politique

VOYAGE CHEZ LES FOURMIS Une exploration scientifique

de Bert Hölldobler

et Edward O. Wilson.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)

par David Olivier.

Seuil, 247 p., 195 F.

La myrmécologie est la science des fourmis. Bert Hölldobler et Edward O. Wilson éprouvent pour ces insectes une inclination puissante et durable. Mises ensemble, « leurs deux carrières représentent plus de quatre-vingts années consacrées à l'étude des fourmis ». Aussi ont-ils beaucoup à raconter. Les fourmis se sont multipliées en une pléthore d'espèces différentes. Fourmis légionnaires, chasseuses camouflées, fourmis moissonneuses et récolteuses, fourmis défoliatrices et fourmis amazones, la matière est immense et parfaitement dominée. En 1990, les auteurs avaient publié *The Ants*, monographie exhaustive sur le sujet. Ils condensent aujourd'hui le meilleur de la myrmécologie en un volume moins imposant, mais abondamment illustré de fourmis, en noir ou en couleur, photographiées ou dessinées. Les fourmis, assurément, sont admirables. Elles sont loyales envers la colonie, coopèrent entre elles, défendent leur territoire. En un mot, « les fourmis, comme les êtres humains, réussissent grâce à leurs dons de communication ». La comparaison, sous la plume d'Edward O. Wilson, ne surprend pas. L'éminent spécialiste des fourmis est en effet le père d'une discipline, la sociobiologie, qui étudie les fondements biologiques de tous les comportements sociaux rencontrés dans les espèces animales et chez l'homme.

Utiliser les mêmes méthodes pour étudier les sociétés animales et humaines, façonnées les unes comme les autres par la sélection naturelle, ne pouvait pas laisser indifférent. Depuis 1975, année de la parution aux Etats-Unis de l'œuvre majeure de Wilson, *Sociobiology* :

the New Synthesis (1), la sociobiologie a provoqué nombre de polémiques, notamment en France, où l'on persiste à penser que les idées sur lesquelles elle s'édifie relèvent du bricolage théorique de quelques chercheurs isolés, adeptes tardifs du darwinisme social, alors qu'elles s'inscrivent partiellement dans la logique du néo-darwinisme et sont favorablement accueillies, et développées, par une bonne part de la communauté scientifique américaine et internationale. De fait, celles-ci consacrent une impressionnante convergence de mouvements théoriques provenant de sources multiples, dont Georges Guille-Escuret a dressé un inventaire très complet (2).

La critique des extrapolations sur lesquelles se construit la sociobiologie est particulièrement délicate à élaborer. Indiscutablement, la sociobiologie humaine donne un fondement biologique au conservatisme politique. Edward O. Wilson érige en lois universelles les caractéristiques de l'homme américain telles que les néo-conservateurs les rêvent et les prônent. L'anti-égalitarisme professé par la sociobiologie va à l'encontre des principes de la démocratie. Cependant, les critiques strictement politiques ne sont pas pleinement satisfaisantes. Ferait-on l'éloge de la sociobiologie si ses résultats fournissaient des arguments en faveur d'une société égalitaire ? Pour être pertinente, la critique doit donner un contenu précis à l'accusation de réductionnisme en faisant valoir que cette discipline prétend rendre compte de phénomènes qui lui échappent. Tel est l'argument retenu par Marshall Sahlins (3), auteur d'une célèbre critique anthropologique de la sociobiologie. Toutefois, l'inconvénient de ce type de critique est de radicaliser la coupure du naturel et du culturel, d'accréditer une vision désincarnée de l'humanité en énonçant en termes de transcendance l'irréductibilité de l'homme à sa dimension biologique. Pourquoi

s'interdirait-on de poser le problème des supports biologiques de la vie sociale chez l'homme ? En réalité, les reproches les plus pertinents adressés à la sociobiologie émanent des disciplines biologiques qu'elle entend fédérer. Dans les œuvres de Jacques Ruffié ou de Pierre Karli, en particulier, la réduction des comportements à leurs supports génétiques est fermement dénoncée. C'est en s'informant de ces critiques internes que le combat contre la sociobiologie pourra être mené. Dans cette perspective, la myrmécologie joue un rôle décisif. Bert Hölldobler et Edward O. Wilson établissent que la communication entre les fourmis est d'ordre chimique, et non linguistique. Les fourmis ne parlent pas. Grâce à leurs mandibules, « elles remuent et aèrent de grandes quantités de terre dans les forêts et les prairies », mais elles ne fabriquent pas d'outils et assurément pas d'outils à faire des outils. Les fourmis ne travaillent pas. La reine des fourmis est une « machine à pondre », et rien d'autre : les fourmis n'ont pas d'institutions politiques. En définitive, l'exploration scientifique à laquelle se livrent Bert Hölldobler et Edward O. Wilson dénonce les métaphores par lesquelles ils entendent suggérer la proximité insoupçonnée des sociétés humaines et des sociétés animales.

Jean-Paul Thomas

(1) Edward O. Wilson. *Sociobiology: the New Synthesis*. Cambridge, Massachusetts, Belknap Press of Harvard University Press, 1975 (trad. fr. de l'édition abrégée : *La sociobiologie*, éd. du Rocher, 1987).

(2) Georges Guille-Escuret, « Sociobiologie », in *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, sous la direction de Patrick Tort, PUF, 1996

(3) Marshall Sahlins, *The Use and Abuse of Biology. An Anthropological Critique of Sociobiology*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1975 ; trad. fr., *Critique de la sociobiologie*, Gallimard, 1980